

GUY DEBORD

Autoportrait en miroir

ANTOINE VUILLEUMIER

Le 30 novembre 1994 se suicidait Guy Debord. Le lendemain, le narrateur le rencontrait dans une cellule de dégrèvement d'un commissariat de Paris. Ainsi commence le premier roman de Jean-Yves Lacroix, qui nous emmène à la recherche de Guy Debord et en brosse un portrait fictif qui se transforme vite en autoportrait critique, où la vérité se joue des faits matériellement impossibles.

Au fil de son enquête sur Debord, personnage important de mai 68 et auteur de *La société du spectacle*, le narrateur, libraire de livres anciens comme l'auteur, s'identifie totalement à la vie du révolutionnaire situationniste. A tel point qu'elle en est complètement transformée, la figure littéraire métamorphosant l'existence du narrateur. Grâce à un jeu de miroirs subtil, Lacroix analyse l'influence de la littérature et des figures littéraires mythifiées sur la vie des lecteurs qui s'y identifient. Ainsi, au fur et à mesure qu'il s'imbibe de Debord, le narrateur s'abîme dans l'alcoolisme, s'assimilant à «la légende de Debord: sexe, drogue et subversion mélancolique». A la recherche de Debord, de son fantôme, il en devient «le Spectre».

Portée par un style charmant de quelques truculentes fulgurances, la singulière enquête fait défiler des personnages détonants: Felipe, aux théories fumeuses, les libraires, aux savoirs douteux, la tribu Debord, aux comportements

étranges. Et puis, il y a Nestor, le chat de Debord, qui raconte longuement le suicide de l'intellectuel. Qu'on ne s'y trompe pas, caustique et drôle, le texte de Lacroix propose aussi une «traversée» proche de la mort, dans une réflexion qui s'enroule autour d'une ingénieuse formule: «Mieux vaut mourir tard que jamais.»



T. RAJIC

Dans cet autoportrait original, par le prisme de Debord, Lacroix raconte l'influence d'une *Haute époque* (titre empreint de sarcasmes) sur son existence, mais aussi sur les nostalgiques qui oublient trop souvent qu'à les suivre aveuglément «les plus belles idées sont bien faites pour les chiens». D'un Debord fascinant jusqu'à la dangerosité, Lacroix fait un récit d'une grisante amertume. I

> Jean-Yves Lacroix, *Haute époque*, Ed. Albin Michel, 168 pp.

FRANÇOIS CHENG

Réflexions sur la mort

ALAIN FAVARGER

Arrivé en France en 1948, jeune intellectuel malingre fuyant le chaos politique de sa Chine natale, François Cheng est aujourd'hui l'un des immortels de l'Académie française. Poète, romancier, essayiste, celui qui se croyait destiné à une vie courte nous livre aujourd'hui ses méditations d'octogénaire sur la mort. A l'origine prononcés dans une salle, au siège de la Fédération nationale des enseignants de yoga, ces textes captent d'emblée l'attention du lecteur. Tant par leur grâce et leur limpidité que par la force humaine et philosophique qui les sous-tend. Une belle leçon de vie, qui s'appuie en douceur sur une constellation

inspirée de poètes et de penseurs, de Rilke à Rimbaud, Goethe ou Hölderlin en passant par Nietzsche ou Teilhard de Chardin. Mystères de la beauté, miracle du bonheur dans la possession de l'instant, Cheng déroule son chemin de sagesse et sa vision d'une vie ouverte, valorisée sinon exaltée par la finitude qu'elle porte en elle. Car c'est bien «notre conscience de la mort qui nous fait voir la vie comme un bien absolu, et l'avènement de la vie comme une aventure que rien ne saurait remplacer». I

> François Cheng, *Cinq méditations sur la mort, autrement dit sur la vie*, Ed. Albin Michel, 175 pp.

L'homme libre et la mer

Alain Jaubert. Au cœur de ce texte superbe, la rencontre fortuite, en 1875, de deux écrivains voyageurs. Pas d'intrigue mais une langue où déborde la mer.

THIERRY RABOUD

U

Un livre comme un tableau, triptyque impressionniste à la composition maîtrisée. Le titre, déjà, pourrait être celui d'une peinture de maître ouverte au large, construite de plans superposés où l'œil devinerait de mornes attentes à quai, de flamboyants départs, d'inénarrables épopées maritimes. La lettre ensuite, faite d'amples phrases où s'amoncellent, comme dans une toile de Jérôme Bosch, les éléments d'un décor bigarré, celui du Vieux-Port de Marseille, effervescent de promesses d'ailleurs. Le sujet enfin, en forme de portraits croisés, dépeints avec un art pointilliste de l'éclairage, de la nuance et du clair-obscur.

Au centre de cette toile, un premier chapitre, celui d'une rencontre en 1875, impromptue, hasardeuse. Konrad, jeune émigré polonais échoué devant cette mer des possibles, laisse le soir glisser sur les quais de la cité phocéenne. A ses côtés vient s'affaler Arthur, Français tout aussi juvénile, étrange vagabond, marcheur au long cours. Commune est leur fascination pour l'invitation à la mer, au lointain qui se joue devant eux: «Toute une armada de balancelles et de tartanes, voiles latines, un ou deux mâts et parfois un foc, des barques aptes au cabotage, remplies de marchandises locales les plus diverses, et même parfois les plus louches.»

Baigné dans le poème

Nourris aux mêmes odyssees littéraires, ces «amoureux de cartes et d'estampes» partagent la passion du lointain, des exotismes ardents et des rivages vierges, exaltés par leurs lectures adolescentes de Hugo ou Baudelaire. Le temps d'une nuit, leurs flexueuses trajectoires s'enchevêtrent brièvement avant de se séparer pour ne jamais devoir se croiser à nouveau. Dans leurs chapitres dédiés s'éloignent alors ces hommes à l'orée de leur aventureuse existence.

D'un côté, Arthur, disparu sur son bateau ivre en de loin-



Un livre tourné vers le large. La mer, vue du quai, y est une invitation au voyage, d'aventures maritimes en odyssees littéraires. KEYSTONE-A

taines errances orientales, revenu à Marseille pour y laisser une jambe, puis la vie, en 1891. «Alors, explorateur, commerçant ou poète, quelle importance? Explorateur du vide, marchand de vent!» Surtout créateur immensément moderne. Car le jeune homme aux semelles de vent, voyageur ingambe devenu unijambiste, sera le voyant «baigné dans le poème», l'illuminé éclai-

rant le siècle suivant de ses vers libérés, de ses proses radicales.

De l'autre se trouve Konrad, orphelin du Nord parti sillonner les mers de l'empire colonial européen, en mousse imberbe puis en capitaine aguerri. Avant son bref retour à Marseille en 1921, ses pérégrinations le feront voguer d'une langue à l'autre, de la mer à la terre, de l'ancre qu'il jette à l'encre dont il trace son

nouveau nom, Conrad, au bas des romans anticolonialistes et des fables maritimes désenchantées qui feront de lui l'un des plus grands écrivains anglais du XX^e siècle.

Bourlingue et souvenirs

La rencontre - vraisemblable - entre ces deux bourlingueurs de la mer et de la plume que le lecteur, sans peine, démasquera, n'est féconde d'aucune aventure partagée. Elle s'impose plutôt en centre de gravité d'un texte étrangement dénué de veine dramatique, juxtaposant dans chacun de ses trois chapitres de courts paragraphes comme autant d'impressions kaléidoscopiques séparées par l'espace et par le temps. Et ces instants disparates, saisis à travers le voile vaporeux du souvenir dessinent le portrait inquiet de deux hommes habités par le large.

Eternité retrouvée

Un large que le lecteur semble observer du quai, emporté par la richesse de la langue. C'est que «les marins ne parlent pas comme tout le monde». Alain Jaubert en fut un et sa prose s'ouvre à ce vocabulaire à la fois poétique et savant, profondément évocateur, où Jules Verne n'est plus très loin: «Les cinq étages de voiles carrées sur la misaine et sur le grand mât, les magnifiques courbes des focs sur l'avant, les voiles d'étai au centre, la brigantine et son flèche sur le mât d'artimon, le foc, le diabolin, la marquisse autour de l'artimon... La voile déployée dans l'alizé était d'une splendeur incomparable, un délice.»

De loin en loin, toutes voiles dehors, ces hommes ont su naviguer sur les eaux et sur les mots; ce livre est un miroir dans lequel leurs destins se toisent et se croisent, chacun semblant écrire à l'autre que l'éternité, enfin, est retrouvée. I

> Alain Jaubert, *Au bord de la mer violette*, Ed. Gallimard, 293 pp.

ALPHONSE LAYAZ

Une enfance fribourgeoise

CARMEN STRÜBY

Ce roman-récit est une succession de tableaux relatant l'enfance de l'auteur dans la campagne fribourgeoise. Contrastant avec la sobriété de la page de couverture, ses souvenirs sont racontés de manière aléatoire à l'aide d'une riche palette sensorielle. Né à Fétigny en 1940, Alphonse Layaz est un artiste peintre, écrivain et homme de radio. Après des pièces radiophoniques, des romans, des recueils de nouvelles et de poésie, il signe cet ouvrage à forte teneur autobiographique.

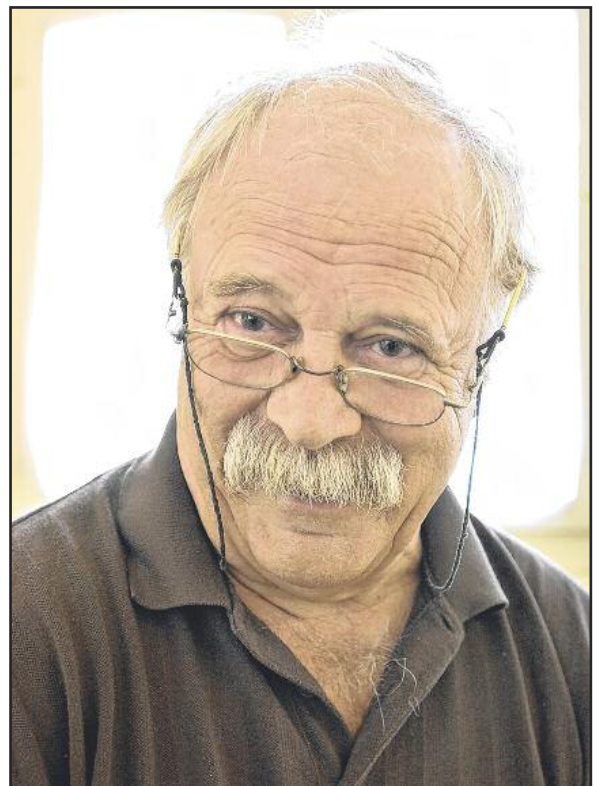
Son écriture, comme une peinture, évoque sans nostalgie quelques instantanés de son enfance. Sa mémoire séquentielle nous fait voyager dans son passé où il raconte le quotidien d'un village broyard dans une atmosphère d'après-guerre. Avec un regard d'adulte, il parle de la vie difficile en campagne: du travail harassant, de la mortalité infantile élevée, de la religion répressive. Sans se référer totalement à la réalité, il oscille entre souvenirs et récits plus imagés lorsqu'il évoque l'histoire des villageois, de sa famille et de ses

aiëux. Cette vie est baignée dans une sorte de fatalisme où la maladie et la mort sont souvent présentes. D'ailleurs, l'enterrement de Germain, un vieil homme apprécié par le petit Alphonse, est le fil rouge du récit. Ce décès jalonnant ses souvenirs suggère la perte de l'innocence de l'enfant. Ainsi, on parcourt son cheminement vers une vie adulte. Alphonse Layaz ne dresse pas pour autant un tableau noir de son passé, il parle d'une enfance plutôt heureuse et colorée. Sans amertume, il porte un regard lucide sur le poids de la religion et de l'éducation qui ont fortement marqué sa jeunesse. Il est difficile de ne pas sourire lorsqu'il se rappelle la tyrannique sœur Joseph. Son goût du beau et de la vie confère une certaine douceur à ses propos. On perçoit déjà sa vocation pour la peinture: «Grâce aux crayons de couleur, je peux partir en guerre de l'imagination.»

Sa prose parfois très poétique alterne avec un langage modeste où l'on retrouve des termes régionaux comme la «chotte» ou la «boille». L'écriture d'Alphonse Layaz, loin d'être alambiquée, est d'une simplicité appréciable. En même temps que *Le Tableau noir*, l'auteur édite un recueil de poèmes, *Frontières*, où l'on retrouve cette clarté dans l'écriture.

On peut déplorer cet assemblage très dense de souvenirs spontanés. Le lecteur est parfois déstabilisé par la profusion des noms relatés. L'auteur ne s'attarde pas dans de longues explications et donne à ses tableaux un caractère succinct et décousu. Alphonse Layaz a construit son récit à l'image de la mémoire où les souvenirs se bousculent et s'enchevêtrent. Cette succession intense offre toute de même une fresque intéressante de la vie rurale fribourgeoise. Le rapport particulier qu'il tisse entre la peinture et l'écriture est très plaisant à la lecture. Ce voyage en terre d'enfance fourmille de détails susceptibles de réveiller les mémoires... I

> Alphonse Layaz, *Le Tableau noir*, Ed. de l'Aire, 125 pp.



Un récit à l'image de la mémoire, fait d'une succession d'images venues de l'enfance. ALAIN WICHTA